

Le mot

On ne sait pas d'où ça vient.

Certains pensent à des acouphènes. D'autres, à des voix intérieures.

Cela fait quelques mois maintenant. Cela dure, des fois cela crie.

Cela crie plus fort à mesure que les airs/le mot/les mélodies se répètent. Le mot murmuré ou hurlé, fredonné, chuchoté ou chanté sur tous les tons, *ad vitam aeternam*.

J'ai vu des médecins, des psychiatres, des neurologues, des oto-rhino-laryngologistes, des magnétiseurs, des hypnotiseurs, des experts en tout genre. Aucun ne sait donner de réelle explication. Ils ont examiné les facteurs de stress, la fatigue, les troubles du sommeil, les déséquilibres alimentaires, les risques cardiovasculaires, toute pathologie, toute cause susceptible d'engendrer une telle répétition du mot.

Si je m'écoutais, je consulterais un médium, un qui fait tourner les tables, qui fait apparaître des lettres, qui écoute les esprits frappeurs, qu'ils viennent frapper à mon crâne, qu'ils apportent des réponses à ce mal. A ce mal-être, à ces maux de mot répété en sourdine ou à fortes décibels. Ressenties même, reçues mille fois, mille explosions du mot comme bombe.

Cela a commencé par un mot, un seul, toujours le même. Un écho sourd entre les tympans. Les joues faisaient caisse de résonance, jusque sous la pommette. Le mot se répétait à l'identique, d'une seule et même voix. De femme. Peut-être de femme morte. Peut-être de ma mère.

Le mot ne se dit pas, même voilé, même fendillé, il ne se prononce pas. C'est un mot tabou. On le tait habituellement. On trouve indécent de l'avoir dans la bouche. Si longtemps.

Le mot a séjourné longtemps dans la gorge avant que je l'entende. Il a dû s'humidifier pour mieux glisser.

Depuis qu'il s'est fait entendre, il revient sans cesse, il bourdonne dans mes oreilles. Il bourdonne jusque dans mon cœur. C'est là qu'il résonne le plus fort, je crois.

D'une consonance qui heurte, qui cogne, qui tombe. Enfin, c'est l'effet que ça me fait.

Je sais que d'autres personnes (deux de mon entourage) ne trouvent pas ce mot indicible, ni ne le trouvent dur. Ils s'autorisent à le dire pour eux-mêmes, parfois. Ils ne comprennent pas l'interdit qui pèse dessus, en moi. Tu en as le droit, ils disent. Tu peux te le dire de temps en temps, c'est légitime. Mais je crois qu'ils ont tort. Je ne peux pas me laisser aller à me dire ce mot-là, à l'accepter, à l'intégrer, qu'il fasse partie de moi est impossible. Pourtant, il revient dans une voix féminine si familière, cruelle, qui le répète en boucle. J'ignore si c'est pour que je finisse par accepter ou pour me punir. Mot pour mot, comme dent pour dent, bien planté dans ma chair. Le mot est doté de crochets, qui l'eût cru ? Le mot hameçonne, arrache par lambeaux quelque chose qui ressemble à la dignité, qui tapisse quelque chose qui pourrait être de l'orgueil, mis à nu, à vif, tremblant rouge. L'orgueil est une viande coriace, raidie, dure à détendre, tendue comme un arc. Va-t'en la mâcher, tu y laisseras tes chicots. L'orgueil s'emporte-pièce mais d'un seul tenant, ne se morcelle pas, s'idéalise, orgueil juché là, sur piédestal. Si tombe, tombera de haut. L'orgueil se piétine facilement une fois à terre. Alors contenir le mot, la répétition du mot, lui, son frère jumeau et tous les autres, ce jeu de la même famille empoisonnée de mots indicibles. Il n'y a aucune bonne pioche. Le dictionnaire ne te laisse pas le choix, les synonymes sont aussi haïssables que le mot-préjudice. L'alphabet ne te

laisse pas tomber, te proposera d'autres possibilités, d'autres lettres, d'autres compositions textuelles pour effacer le mot ou le tenir à distance.

Ce mot-là provoque une grimace et fait grincer des dents. Être atteint de bruxisme, c'est pour bloquer le passage du mot vers l'extérieur, je serre tant que je peux à m'en blesser les gencives, blanches dans leur astreinte, l'entorse, la torsion du mot, chassé, repoussé dans ses retranchements. Le frein de la langue (le bien nommé) refoule, renferme. La mâchoire rêche, rétive, ses entraves, bouche de marbre, dentition autobloquante, fermeture automatique, resserrement sur salive extorquée. Mais le mot ne m'aura pas, n'aura que ma bave en signe de refus. Non capitulation. Je ravale le mot en même temps que la voix qui persiste. Je la digère. Je ne régurgiterai rien. Ce mot, je le vomis directement par le ventre, il ne passe jamais le sas de mes lèvres, ni celui de la paupière. L'œil reste sec, l'iris noir, la pupille durcie. Aucune larme ne filtre, aucun pleur ne me flétrit. Rien ne viendra entacher ma réserve et ma pudeur, je ne baisserai pas la garde, je ne me laisserai pas submerger par le mot.

Certains pensent démesure, d'autres disent excès. Ubris néfaste peut-être ? Mais ni la crainte ni la honte n'empiète. Je m'estime à ma juste valeur, à ma juste place. Je ne suis ni meilleur ni pire. Je n'admets juste pas que l'on se laisse aller à des émotions négatives, à un relâchement de l'âme, à une vaine désolation, à de perpétuelles lamentations alors que tant de personnes souffrent réellement.

J'ai le droit, dis-tu ? Je pourrais ? Non, vraiment pas. Il y a tant de noir partout que je refuse de me voir ombrageux, tant de douleurs que je refuse de me sentir blessé. Fuir le mot qui imprime pourtant son écho répété. Le calfeutrer, le taire, bâillonner cette voix (c'est toi, Maman?), réfuter, l'inscrire comme faux, tu vois ? Faire comme s'il n'existait pas. En tout cas, pas pour moi. Allez, tu sais bien de quel mot je parle, tu le sais d'autant mieux qu'il gravite dans ton crâne. Chez toi aussi, il insiste ce mot gravide qui fait ses petits, sa ponte quotidienne, son œuf de

cent ans. Œuf noir qui te pourrit la vie. Toi aussi, tu l'entends à l'intérieur. Parce que toi et moi c'est pareil. Toi aussi, tu l'entends ce mot-dégât, ce mot-dégoût. Ce mot arraché à tes entrailles que tu nies. Auquel tu dénies tout droit de t'envahir. Tristesse.

PERLE VALLENS